



Du Chien dans les dents fait le voyage en État sauvage, à cinq. Dans une écriture collective éclatée et physique. À voir à partir du 16 mars à la Manufacture Atlantique.

GLISSEMENTS DE TERRAIN

Le pitch est simple : « On partirait tous les cinq face à notre impuissance à habiter ensemble un monde qui résiste à nos souhaits. Animés par un même fantasme, un retour à l'État sauvage. » Anaïs, Bergamote, Thomas, Brice et Lætitia s'engagent dans une mise au vert, guidés par l'euphorie collective. Ils portent le même nom à la ville qu'à la scène. N'embarquent avec eux que le strict minimum : des vivres, des tables de mixage. Quelques pieds de micro. Autant dire une jungle, leur jungle. *État sauvage* titre provisoire se raconte au conditionnel, comme pour mieux brouiller les pistes entre fiction et réel.

Mais... très vite, dans un trou ils glissent. Avec sac à dos et rêves d'aventuriers. Cailloux qui font mal au pied et peur du noir. Forcément la situation réveille les tensions, les contradictions et frustrations. Que reste-t-il du groupe ? Que va-t-il surgir de ce glissement de terrain ?

Lorsque je retrouve cette bande de néo-sauvages – soit le trio Anaïs Virlouvet, Thomas Groulade, Bergamote Klaus de la compagnie Du Chien dans les dents, Brice Lagenèbre et Lætitia Andrieu – dans le local de répétition de la rue de Belleville, un mois avant la première à la Manufacture, tout semble encore en mouvance, sur le fil. La matière est là, depuis des mois. Mais rien n'est figé. Et le montage est à trouver. Comme à son habitude, Du Chien dans les dents, jeune et prolifique compagnie bordelaise, joue de l'oralité et d'un récit choral. Une manière bien à elle de partir du concret, épuiser les mots jusqu'à générer une étonnante échappée du réel. Cette fois, ils y ont ajouté un

vrai travail physique, via l'influence de Lætitia Andrieu, à la fois danseuse et comédienne. Eux qui ont été habitués à travailler et écrire dans l'urgence, découvrent les plaisirs du temps long. Deux ans de rencontres, recherches, où tout se décide à cinq, où tout surgit de l'improvisation, écrite, dansée, chantée, clamée. Pas de texte derrière lequel s'abriter. Pas de metteur en scène pour trancher à la fin. Pas de décor non plus. De cette matière accumulée, subsiste dans le hall du lieu de répétition un grand tableau rempli de traces écrites qui rappelle où ils en sont. Et le chemin qu'il reste encore à explorer.

« Ce mouvement du sauvage, de notre rapport au monde dans lequel on ne se retrouve pas et dont on tente de s'écarter c'est un peu dans l'air du temps », reconnaît Brice. Henry David Thoreau n'a-t-il pas ressurgi abondamment sur les tables des librairies, lui qui écrivait en 1854 dans son *Walden ou la vie dans les bois*, « ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie ». Mais Du Chien dans les dents a vu dans cette thématique du sauvage « quelque chose d'à la fois politique, organique, poétique ».

Car dans cette pièce, il n'y a pas seulement cette utopie de vouloir retrouver sous la peau, les os et nos habitudes, la part d'instinct et de sauvagerie qui sommeille en nous. Se pose également la question du collectif, sur scène ou en répétition, dans un trou perdu dans la forêt ou dans une création au long cours. Comment réussir à travailler sans leader, dans une horizontalité

vertueuse ? Comment trancher quand même, avancer, sans perdre de vue les propositions de chacun ?

La discussion avec la journaliste n'échappe pas au fonctionnement à cinq têtes, véritable ping-pong verbal autour d'un café. Comme dans la scène qui vient de se répéter – Brice n'est pas mort – la parole rebondit, fuse, sans temps mort, également répartie. Ou presque. Exemple. Lætitia *Tout se valide à cinq*. Anaïs : *Comme ce texte Brice n'est pas mort*. Lætitia : *Pour le processus d'écriture, chacun se met dans un coin, puis on vient improviser devant le dictaphone. À partir de cette matière, on tricote*. Brice : *On se met à la table aussi, pour écrire*. Lætitia : *On écoute les désirs de chacun. Il y a des affinités particulières, certains avec le corps, d'autres avec l'écriture ou le chant. Chacun apporte ce qui le nourrit*. Thomas : *L'écriture spontanée, c'est quelque chose que nous n'avons pas expérimenté avec Du Chien dans les dents*. Bergamote : *Les impros au dictaphone non plus*. Le 16 mars, cette parole chorale arrivera un peu plus canalisée, organisée, dans la nef de la Manufacture. Mais pour tenir coûte que coûte cette direction vers le sauvage, même dans la forme spectaculaire, ils font le vœu que subsiste encore sur scène une part d'indomptable.

Stéphanie Pichon

État sauvage titre provisoire, compagnie Du Chien dans les dents, du mercredi 16 au mercredi 23 mars, 20 h 30, relâche les 19, 20 et 21/03, Manufacture Atlantique.
www.manufactureatlantique.net